

L'héritage politique de la psychanalyse

Paru aux éditions *La Lenteur* en 2018, cet ouvrage est tiré de la thèse intitulée « Psychose, inconscient, politique. Inconscient réel et technique analytique » soutenue en 2014 à l'Université Diderot. Reprenant les auteurs Deleuze et Guattari et croisant ces lectures avec celle de Lacan, Florent Gabarron-Garcia se donne pour objectif de réinscrire la psychanalyse dans un héritage politique. L'inconscient réel qu'il met en lumière redonne ainsi à la pensée psychanalytique toute sa potentialité subversive, réintro-duisant la dimension collective et allant à l'encontre du règne de l'efficacité néolibérale.

Dès son introduction, l'auteur rappelle, en historien du mouvement psychanalytique, le discours que prononce Freud sur la « psychothérapie populaire » au congrès de Budapest en 1918. Le père de la psychanalyse y prévoit « qu'un jour, la conscience sociale s'éveillera et rappellera à la collectivité que les pauvres ont les mêmes droits à un secours psychique qu'à l'aide chirurgicale qui leur est déjà assurée par la chirurgie salvatrice ». L'auteur se remémore le contexte révolutionnaire de l'époque et les liens qu'entretiennent certains proches de Freud, tels que Ferenczi ou encore Hélène Deutsch, avec leur figure de proue. Ce contexte particulier voit la création de polycliniques ayant pour vocation d'accueillir les plus démunis.

Cette revue des croisements et des rencontres entre psychanalyse et politique évoque évidemment les écrits de Wilhem Reich, ou encore les initiatives de Tosquelles, pour aboutir à l'évocation de la parution de *L'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari, texte qui émaillera toute la suite de cet ouvrage.

Dans la première partie de ce livre, Florent Gabarron-Garcia nous emmène assister à une présentation de malade. Décrivant la scène et le malaise qu'elle suscite chez l'auteur, il nous introduit aux prémisses de sa réflexion critique d'une psychanalyse instituée en maître d'un savoir incontesté, que Freud lui-même avait résumé par cette formule : « pile je gagne, face tu perds ». Son regard se porte sur ce qui se passe dans le groupe des spectateurs-analystes : selon lui, « il ne s'agit pas tant de "traiter le Sujet" que de renforcer les liens imaginaires du groupe, tissés et retissés par la navette d'un savoir fétichisé, dont personne n'a l'air de s'apercevoir qu'il fait obstacle à un non-savoir, qui, lui, serait source de liberté, et pour eux et pour leurs patients » (p. 44). Michaël, qui se présente sur la scène face au psychanalyste de renom qui l'interroge, devient par cette opération un cas, construit par le groupe et dans une dynamique de systématisation qui ne laisse pas de place à la vérité du sujet (p.45).

La deuxième partie ouvre sur la clinique labordienne. L'auteur détaille l'éventail des techniques et des outils psychanalytiques en usage dans ces lieux qui font glissé le signifiant « asile » de l'enfermement vers le refuge. Ainsi, le groupe travaille avec le transfert diffracté ; l'aliénation mentale ne peut s'entendre sans s'occuper de l'aliénation sociale ou encore le collectif et son hétérogénéité permettent des processus de singularisation. La psychothérapie institutionnelle, comme le disait Tosquelles, se construit donc sur deux jambes : la psychanalyse avec Freud, la politique avec Marx.

Dans la suite de l'ouvrage (partie III et IV), Florent Gabarron-Garcia reprend en parallèle la lecture de *L'Anti-Œdipe* et celle de Lacan. Le dialogue qu'il instaure entre ces auteurs se penche sur plusieurs concepts lacaniens, soulignant les convergences que l'on retrouve dans leurs pensées.

Florent Gabarron-Garcia nous rappelle d'abord que Lacan faisait de l'Œdipe « une clé très réduite » dans un « trousseau de clés » et en tire la conclusion que « le Sujet est moins le Sujet de l'Œdipe que celui de systèmes mythiques » (p.99). Au travers de la Chose puis de l'objet a, Lacan construit «

un Sujet en position d'exclusion interne à son objet » (p. 103), destituant ainsi de son piédestal la dimension symbolique. Survient alors la dimension du Réel, que l'on retrouve chez Deleuze et Guattari dans leur inconscient machinique, qui n'est pas plus « structural ni personnel, il ne symbolise pas plus qu'il n' imagine ou ne se figure : il machine, il est machinique (...) (il n'est) non pas tant représentatif, mais producteur. » (p.105). Ce glissement de la représentation vers le Réel suscite un nouveau glissement de la question : « qu'est ce que ça veut dire ? », à une autre : « comment ça marche ? ». Enfin, le concept de lalangue, ce dépôt des discours dont on pourra se faire un corps, ce fond de jouissance que n'ordonne pas le discours social, met en évidence la fabrique des corps socialisés et traversés par l'Histoire.

Ces conceptions seront illustrées à travers de précieuses vignettes cliniques dans la cinquième partie de cet ouvrage. La position de l'analyste y est ici interrogée, à travers - me semble-t-il - celle de l'engagement. En effet, il convient dans l'écoute de prendre au sérieux la personne délirante, tout comme Freud avait pris au sérieux l'hystérique. « Dans le délire, comme dans le rêve, de la même manière qu'on ne rêve pas n'importe quoi, on ne délire pas n'importe quoi » (p.184). L'auteur reprend à son compte le postulat d'un inconscient non pas découvert et toujours là mais fabriqué, en cours de production, et ce notamment dans l'espace de la cure. Dès lors, le psychanalyste doit ouvrir un espace pour une production nouvelle, permettant au patient de se décoller des signifiants mortifères que lui ont assigné l'autre/Autre.

La dernière partie, « du symptôme psychique et politique », nous invite à une réflexion introduite par une citation de Jean Oury, tirée du Collectif : « C'est la chose la plus difficile à préserver. La plupart des organisations passent au lance-flamme toute possibilité d'émergence du dire. » Et en effet, l'institution (psychiatrique) ne peut se passer de la dimension du politique, comment dès lors agencer ces espaces ? Florent Gabarron Garcia nous rappelle à travers sa démonstration que l'institution analytique « doit précisément viser de ne dépendre d'aucun maître (ancien ou nouveau) mais bel et bien de s'en passer. » (p.192). Comme il l'a évoqué dans la partie précédente à propos de Lucille ou de Monsieur L., les enjeux micropolitiques institutionnels sont souvent cruciaux dans le déroulement de la cure avec les patients et il s'agit de leur redonner toute leur place dans la réflexion clinique. « S'il est vrai que le Sujet n'y est pas pour rien dans sa situation, encore aura-t-il fallu inventer les moyens de ne pas y répondre en miroir et analyser avec lui que l'hôpital est effectivement inhospitalier en tant qu'il est le lieu de la (re)production de cette répétition » (p.194).

En conclusion, l'auteur évoque l'épisode du cuirassé Potemkine pour penser les rapports de l'inconscient à l'aliénation sociale. Reprenant la question de Reich : comment expliquer que les masses désirent un pouvoir fasciste alors même que cela va contre leurs intérêts de classe, il nous rappelle son constat d'une « disjonction entre l'intérêt objectif de classe et le désir inconscient des sujets d'avoir un chef ». (p.225). Revenant sur le Surmoi, la dépendance originaire du nourrisson ou encore les parallèles faits entre la révolte et la culpabilité liée au meurtre du père, l'auteur s'interroge : « comment Œdipe peut-il mener une telle affaire politique ? » (p.236). Et en effet, comment expliquer que la culpabilité des marins qui, après s'être révoltés, les amènent vers une mort certaine ? Ce à quoi Florent Gabarron-Garcia répond : « On n'a pas laissé d'autre choix à l'inconscient : son désir de sortir de la minoration politique est nécessairement le refoulé incestueux, et la légitime révolte politique contre le tsar l'équivalent inconscient du meurtre du père - et donc plus profondément du désir incestueux pour la mère. Mais il faut bien voir que si la culpabilité inconsciente qui écrase les matelots est plus horrible que la mort à laquelle ils acquiescent obscurément, ce n'est pas du tout que l'Œdipe est la vérité univoque de l'inconscient, mais parce qu'il s'articule directement à la dictature. » (p.237).